

"Où en est-on avec le transfert ?"

Françoise Pêtre-Duruz

La rencontre avec l'enfant déprimé

" Plutôt que de vous prendre pour le père ou la mère de votre analysant, contentez-vous d'être fraternel ", disait Lacan dans son séminaire (Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*). La question que pose au psychanalyste lacanien l'enfant déprimé, en panne de désir, mérite notre attention. Cet enfant qui ne demande rien, qui n'a rien à dire ou qui déclare avoir tout dit après la première consultation, cet enfant-là s'est déjà vu menacé d'abandon ou senti « encouragé » par l'analyste post-freudien à repasser quand, de sa souffrance, il pourra dire quelque chose. N'a-t-il pas été qualifié par ce dernier de résistant au transfert, de " sans demande " ?

On attendait de lui que non seulement il s'adresse à l'analyste mais qu'il puisse aussi formuler une demande et faire entendre de son symptôme. Alors que pour lui tout va bien, cela ne le dérange pas de consulter, car solitaire, peu concerné, il connaît des difficultés relationnelles, un manque d'appétence, et l'échec scolaire fait partie de son quotidien.

Comment, un psychanalyste lacanien, pourrait-il se le « coltiner » ? De quels ressorts la psychanalyse lacanienne doit-elle se prévaloir pour qu'il puisse se passer quelque chose ?

L'analyste ne pourrait échapper à ce désir de rien du déprimé, qui tente de réintroduire du manque lorsque l'Autre survient pour combler toutes les demandes.

Lacan, comme le rappelle C. Demoulin dans son livre *La psychanalyse, thérapeutique?**, encourageait les analystes à plus de naturel et surtout à ne pas se prendre pour le sujet-supposé-savoir qu'il présentifie dans le transfert.

Pour Lacan, ce qui importait n'était pas seulement ce que l'analyste entendait faire de son patient, mais aussi ce que l'analyste entendait que son patient fasse de lui.

Sans exiger d'emblée le transfert, l'analyste lacanien le stimule, le favorise au départ et tout au long de la cure ; l'analyste se propose à la rencontre de son patient en y portant attention - c'est le " que (me) veux-tu ? " ; il l'encourage sans forcer sur la voie du bien-dire ;

il amplifie ses " oui " au transfert, faisant que, à partir du " non à..." du "oui " advienne du côté d'un pari toujours à soutenir sur sa personne comme lieu de la parole, pari augurant de la remise du sujet dans la voie de son désir.

Bannissant les injonctions surmoïques et l'objectivation des résistances, loin de renvoyer l'enfant déprimé qui ne peut se faire valoir et prendre appui sur son symptôme, le psychanalyste cherche à l'inviter à un " faire ensemble" et à entrer dans la danse des séances analytiques.

L'interprétation et la durée variable des séances, mais aussi la présence de l'analyste, sa gestuelle dans, parfois même en dehors des séances, contribuent sans doute aussi pour une part à ce que l'enfant puisse l'investir comme sujet-supposé-savoir et vienne y déposer quelque chose de l'objet *a* qui le cause.

Pourrions-nous dire que l'enfant déprimé convoque tout particulièrement l'analyste à méditer sur la spécificité de la position qui se trouve être la sienne, selon une proposition faite par Lacan à tout analyste dans le séminaire sur l'acte analytique, de devoir occuper un coin tout autre que celui-là même où il est requis, même s'il est interdit d'agir, et d'accepter ainsi une position qui ne soit pas celle d'être tapi ?

*Mars 2001 - Editions du Champ lacanien